





POUR INVALIDES,  
CHANGER À OPÉRA



STÉPHANE RONCHEWSKI

POUR INVALIDES,  
CHANGER À OPÉRA

roman

Éditions de La Martinière

ISBN 978-2- 7324-651 -2

© 2013, Éditions de La Martinière  
Une marque de La Martinière Groupe, Paris, France  
Connectez- vous sur :  
[www.lamartinieregroupe.com](http://www.lamartinieregroupe.com)  
Dépôt légal : août 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335- 2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma femme Stéphanie





*Life is what happens to you  
while you're busy making other plans.*

Paroles de John Lennon destinées  
à son « Beautiful Boy ».



Je suis gras et heureux et je vous dirai pourquoi.

Ce matin, j'ai surpris Viviane quand je lui ai dit que je l'invitais à déjeuner au Terminus Nord. Viviane est une collègue. Une collègue... Je dois me pincer pour le croire.

Depuis un moment, nous sommes en faction à Strasbourg-Saint-Denis. On contrôle sur le quai de la ligne 4, direction Clignancourt. Les diodes lumineuses de la signalétique indiquent sept heures vingt-six. Je suis encore en période de formation, donc je ne contrôle pas à proprement parler. J'observe. Je me familiarise avec ce nouveau monde. Je prends des notes. Contrôleur *in partibus*, si vous voyez ce que je veux dire...

Le principe de la matinée est simple à comprendre. Après Strasbourg-Saint-Denis, on investit une voiture jusqu'à la gare du Nord. Gare du Nord : on descend. On prend en charge la sortie « grandes lignes » durant un petit quart d'heure, pas plus, pour ne pas risquer de provoquer un attroupe-ment dû au mécontentement. Ensuite, on reprend direction porte d'Orléans pour se redépoyer à

Strasbourg- Saint- Denis. Ma position d'observateur me permet de profiter pleinement du moment singulier que constitue l'interpellation de voyageurs dépourvus de titre de transport. Quand on pense « contrôleur », on pense immédiatement « procès-verbal », c'est humain. Pourtant, il s'agit seulement de l'un des aspects de notre métier.

45 % des personnes interrogées en Île-de-France ont admis n'avoir pas pu présenter un titre de transport valide au moins une fois dans leur vie, 38 % reconnaissent avoir été verbalisées. Ailleurs le chiffre tomberait à 19 %, mais on nous a expliqué qu'il était difficile d'accorder le même crédit aux enquêtes menées par les régies de transports de province.

Je suis un peu mou ce matin. J'ai du mal à apprécier la chance qui m'est donnée d'être bien portant dans mon costard vert. En réalité, je suis impatient.

Je me réjouis de m'empiffrer d'huîtres. Elles seraient meilleures tout de suite, il est encore tôt. Les huîtres, c'est meilleur le matin quand Paris ressemble à Belle-Île, à Noirmoutier. Manger des fruits de mer gare du Nord, c'est déjà l'océan. Il faudrait que tout le monde puisse comprendre ça.

Cela dit, les gens que l'on croise ne sont pas tous frais. Hier à Opéra, j'ai vu un homme faire debout en équilibre dans l'escalier. Le froc baissé, pieds nus, il déféquait direction Créteil. Il n'avait rien d'une mouette.

Avec les huîtres, je recommande de boire le champagne glacé. Le gros plan, le muscadet, c'est bien joli, mais le champagne va mieux à l'or des brasseries. Autrefois, au Terminus Nord, on pouvait boire le champagne en carafe, des pichets de Deutz. C'était une merveille.

Je sais relativement peu de chose sur Viviane. Je sais qu'elle vit à Eaubonne, non loin du champ de courses d'Enghien. Je sais qu'elle est mariée depuis trois ans, qu'elle a vingt-huit ans, un fils de huit qui s'appelle Kevin, qu'elle n'a jamais mangé de coquillages, qu'elle aime les romans d'amour, mais qu'elle ne se souvient plus des titres.

Viviane n'est pas inaccessible, je le sens. Tant mieux, je déteste les échecs. Elle a une jolie peau de blonde, de bonnes fesses, des petits seins, un nez bien long. Surtout, elle a vingt-huit ans et j'en ai quarante.

Je suis une énigme pour elle. Elle me trouve « bizarre », « trop gentil », ou « dingo ».

Je lui pose des questions, j'écoute ses réponses et ça semble m'intéresser. Dingo, quoi ! Le coup du Terminus Nord, elle a été interloquée. Il y avait sans doute chez elle plusieurs niveaux d'incompréhension. Se mélangeaient le simple pourquoi du déjeuner et quelque chose de plus enfoui, de culturel. Elle ne comprenait pas ce qu'on irait faire là.

Je crois que ce qui l'a poussée à accepter, c'est que je lui ai promis de tout lui dire. Je vais enfin

lui révéler pourquoi elle a l'impression de connaître ma voix.

Mon nom ne vous dirait rien. J'ai quarante ans donc, pas tout à fait quarante-trois. Il y a bientôt trois mois, j'ai terminé une formation à la fois théorique et pratique qui doit, si tout se passe bien, me permettre de devenir contrôleur à la régie des transports parisiens. Cette formation a duré douze semaines et n'a pas été facile. Comprendre exactement ce que l'on attend de vous et s'y conformer demande un gros investissement, je m'en suis aperçu.

Je n'ai aucun diplôme. Les seuls examens que j'ai réussis ont été le permis de conduire et le brevet élémentaire de plongée sous-marine.

À dix-sept ans, j'ai tenté le concours d'entrée de l'École d'art dramatique du Théâtre national de Strasbourg. J'avais choisi Shakespeare. La ville était recouverte de neige et la salle des auditions d'un joli parquet. Je connaissais vaguement le nom de l'un des trois membres du jury qui devait choisir les acteurs de demain. Fumant la pipe, terriblement concentré, il auditionnait tout en se caressant la chevelure. Le fourneau de son brûlegueule disparaissait parfois dans ses boucles crépues, très blanches, les faisant fumer dangereusement, leur donnant par endroits la couleur échalote de l'agneau pré-salé. Il présidait au milieu de deux autres artistes, aux goûts également très sûrs mais aux poils plus ternes. Je me souviens qu'il parut décontenancé en voyant mes Moon Boot de plastique bleu.

« Quelle lumière jaillit par cette fenêtre ? » Gruic.  
« Voilà l'Orient, et Juliette est le soleil ! » Gruic.

Chacun de mes pas sur le parquet faisait gruc-gruc.

J'ai entendu un merci glaçant et je suis parti sans même chercher à comprendre ce que j'avais fait. Il avait fallu passer la serpillière après le passage de Roméo.

Le gros homme crie. Il s'insurge. Son argumentation est simple : il est douanier, donc innocent. Il n'a pas eu le temps de prendre un ticket, vu qu'il est pressé puisqu'il est douanier ! Il a l'air de s'être fait mal aux couilles en passant par-dessus le tourniquet car il se les touche à travers son pantalon de jogging. Sa peau est curieusement claire et rose comme celle d'un jambon cuit. Il suinte une sueur étrange : le haut de son front est perlé de grosses gouttes qui refusent de tomber. Ses touffes de cheveux sont d'un blond vénitien. Je demande à Viviane si elle connaît Venise. Ma question la laisse perplexe. Le douanier nous demande de lui faire une fleur, il reconnaît ses torts. Finalement, il accepte le procès-verbal, même il nous remercie. Il semble sincère et s'en va en nous souhaitant bon courage. Je m'en veux de l'avoir trouvé si laid. Je ne devrais pas juger les gens comme cela.

Huit heures. J'ai trop faim. J'achète un bretzel gare de l'Est. Viviane trouve cela curieux, il faudra que je lui demande pourquoi. Non, elle n'a

jamais été à Venise, et oui, elle a bien aimé les DVD de Gilles Deleuze que je lui ai prêtés, mais s'empresse d'ajouter qu'elle n'a pas tout regardé, même si ça avait l'air intéressant. « Mais c'est si triste quand il parle des chats qui cherchent un endroit tranquille pour mourir, un territoire. » Elle est choquée par ces gens qui fument autour de lui alors qu'il a l'air si malade et qu'il respire si mal, et « par ses ongles immenses et répugnants qui lui donnent l'air d'un fou ». C'est dommage, « parce qu'il a un beau sourire, et il fait réfléchir », dit-elle.

Je regarde mes mains, je me ronge les ongles depuis toujours. Enfant, je me rongais les ongles des pieds. Je pourrais encore car je suis toujours souple.

Non, Viviane ne veut pas de bretzel. D'ailleurs, elle me fait observer que je ne suis pas censé manger pendant le service. Sa remarque me fait souffrir, je la prends pour une trahison.

Une jeune Espagnole en équilibre, sans effort apparent malgré les secousses de la rame, ne cesse de sourire et donne l'impression de danser. Son petit cul en pomme est compté dans un jean noir taille basse. Un blouson de faux cuir et un pull cintré vert bouteille lui compriment les seins. D'un geste qui ne s'apprend pas, elle écarte la mèche de cheveux noirs collée à ses lèvres. Son nez semble la démanger, l'ongle de son index effleure délicatement ses narines. Elle parle de mathématiques d'une voix forte, s'arrêtant parfois pour se passer



la langue sur les dents en fronçant les sourcils, comme si elle finissait d'avalier un fruit acide. Elle rit. J'imagine alors notre rencontre dans les jardins du parc Guëll. Nous marchons sous le soleil en parlant de Gaudí. Je la pénètre fermement après un dîner de tapas.

Elle se sent observée. C'est fini. Elle croise mon regard et chasse le beau sourire qui n'était là que pour le jeune homme mince et fatigué avec lequel elle discutait. Instinctivement, il se tourne dans ma direction pour tenter de deviner le petit rien qui a pu la perturber. J'avais baissé les yeux. Il ne m'a pas vu. Il se retrouve avec une femme qui a perdu le sourire mais qui a gardé son gros nez.

– Tu regardais son cul ? me demande Jean-Claude.

Jean- Claude est un peu notre père à tous. Un papa loup. Un chef de meute RATP. Il veille au grain, comme on dit.

Il a les yeux partout et sent venir les dangers potentiels lors des contrôles de billets. Il est très protecteur avec Viviane et ne laisse personne s'en approcher trop près. Jean-Claude est un être qui présente deux aspects physiques particuliers.

Premier aspect de Jean- Claude : chauve, il l'est vraiment, c'est-à- dire complètement. Pas comme certains qui s'acharnent à conserver quelques vestiges de poils. Lui, on sent qu'il est chauve, et qu'en plus il se passe la boule au rasoir pour lui

donner un côté brillant, comme on astique une chaussure pour lui faire un glaçage.

Vue de dos, sa boule cubique ressemble à l'arrière d'un monospace. Son crâne est aplati comme s'il s'était développé en étant collé à un mur. L'occiput se précipite jusqu'à trois plis, trois petits bourrelets légers, qui lui feraient comme une bouche sur la nuque si on y pinçait une cigarette.

Deuxième signe distinctif : le tatouage à l'encre noire au bas des cervicales. Représentant un glaive quand sa tête penche en avant et dont on devine seulement le manche et le début de la lame lorsqu'il a la tête droite. Enfin, posées de chaque côté, en guise de poignées de portière donc, deux petites oreilles en pâte d'amandes, comme des pâtisseries de cire. Sur celle de gauche, un petit brillant en forme de clou de girofle transperce le lobe.

Conclusion : Jean-Claude est un Hells Angels d'un genre nouveau. De face, il ressemble à un chanteur de heavy metal, de dos, à une Renault Scenic taguée sur le coffre arrière. Un être étrange en costume vert, chaussettes de tennis blanches et chaussures noires, qui fredonne « Highway to Hell » en contrôlant les tickets.

Je devine que mon chef préférerait être à ma place lorsque je baiserais Viviane. C'est la raison pour laquelle il tente de m'embarrasser en lui faisant remarquer mon attirance pour le cul de l'Espagnole. Je comprends sa souffrance.

Secrètement amoureux de Viviane, ne sachant

plus quoi faire pour exister à ses yeux, ne réussissant à se lever le matin que pour éprouver le plaisir d'être auprès d'elle, ce cœur de rockeur rentré dans le rang ne parvient pas à identifier le péril incompréhensible qui désormais plane sur lui et menace sa place de mâle protecteur. Impuissant, il regarde ce nouveau venu si décalé, dont le ridicule semble charmer, cherche à comprendre ce rival du même âge, que lui-même ne parvient pas à trouver antipathique.

Jean-Claude souffre et pourtant rit à mes blagues.

Vercingétorix sait qu'il devra s'incliner devant plus de civilisation et de pratique avec les dames.

Je vais baiser Viviane, c'est inexorable. Mais avant cela, je vais devoir affronter quelques revers et patienter un peu. Rien de plus normal. Après tout, Viviane est encore mariée. Jean-Claude pas complètement divorcé.

Mes échecs « relatifs » seront autant de Gergovie pour le rockeur gaulois et lui permettront de continuer à se bercer d'illusions.

Viviane trouve Clint Eastwood vieux. Elle n'aime pas tellement le cinéma. Elle n'aime pas tellement les vieux non plus.

– À partir de quel âge est-on vieux, Viviane ?

– Je dirais quarante ans.

Je suis donc vieux aux yeux de Viviane. Je subis là, sans broncher, un cruel échec « relatif ».

– Si Clint Eastwood te proposait de coucher avec lui, tu dirais quoi ? demande Jean-Claude à Luce.

– Clint Eastwood ? Je dirais non, répond-elle sans hésitation.

J'ai appris que Luce connaissait depuis toujours un problème de surpoids. À vingt-quatre ans, son corps a la souplesse satinée des matelas pneumatiques, l'élastique des dauphins gonflables prêts à éclater. La douceur de ses yeux, noyés dans ses joues de Dizzy Gillespie, donne à son visage une expression paisible, un regard vif mais tendre, délicieusement franc et frais. Originaire de Port-au-Prince, elle aime la poésie et en écrit parfois. « Un jour, je te lirai mes poèmes », m'a-t-elle promis.

– Sale temps pour Clint, dit Jean-Claude. Si jamais il prend le métro pour rencontrer Luce, il a intérêt à avoir son passe Navigo, parce qu'elle ne lui fera pas de cadeau, pas la peine de rêver !

Je tente de venir au secours de Luce en faisant remarquer à mon chef d'équipe que Clint Eastwood a pratiquement soixante ans de plus qu'elle.

– Oui, leur amour est impossible, admet tristement Jean-Claude. Tout de même c'est moche, pauvre Clint...

– Oh, il s'en remettra, va ! Il s'en fout pas mal de Luce, figure-toi ! intervient brutalement Viviane. Des nanas, il ne doit pas en manquer. Et des belles en plus ! se sent-elle obligée d'ajouter.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2013. N° 111997  
IMPRIMÉ EN FRANCE

